

Québec français



La Guerre, yes Sir! ou la guerre des autres

**Roch Carrier, *La Guerre, yes Sir!*, Montréal, Stanké, 1981, 140 p.
(« Roman 10/10 », n-33).**

Aurélien Boivin

Numéro 96, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44350ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1995). Compte rendu de [*La Guerre, yes Sir!* ou la guerre des autres / Roch Carrier, *La Guerre, yes Sir!*, Montréal, Stanké, 1981, 140 p. (« Roman 10/10 », n-33).] *Québec français*, (96), 85–88.

FICHE DE LECTURE

*La Guerre, yes Sir ! ** ou la guerre des autres

par AURÉLIEN BOIVIN

DE QUOI S'AGIT-IL ?

*La Guerre, yes Sir ! ** est à la fois un roman réaliste, un roman d'aliénation, de contestation et de libération que Roch Carrier aurait écrit en une douzaine de jours mais qu'il portait en lui depuis longtemps. Publié en 1968, ce premier roman de l'auteur originaire de Sainte-Justine raconte, dans une langue populaire et souvent truculente, qui frise parfois la vulgarité, l'arrivée attendue dans son village natal du cadavre du soldat Corriveau, mort à la guerre. Suivent la veillée au corps, qui commence dans la recueillement et la prière, se poursuit dans la fête et le carnaval, et se termine dans l'affrontement et la tragédie, de même que l'inhumation du soldat, mort en réalité, apprend-on par analepse dans les dernières pages, en sautant sur une mine au moment où il voulait satisfaire, derrière une haie, un besoin naturel.

Sitôt publié, le roman est acclamé par la critique et est perçu (à tort) comme le miroir fidèle de la société québécoise rurale traditionnelle, ignorante et aliénée. L'œuvre est retenue en finale du Grand Prix littéraire de la ville de Montréal et est rééditée en 1970, puis, en 1975, enrichie d'eaux fortes de Charles Daudelin. Lors de la réédition chez Stanké, en 1981, elle devient le tome I de la « Trilogie de l'âge sombre » que viennent compléter *Floralie, où es-tu ?* (1969) et *Il est par là le soleil* (1970). Le roman paraît en anglais sous le même titre en 1970 et est adapté au théâtre, le 19 novembre de la même année, à la salle Port-Royal de la Place des arts de Montréal, dans une mise en scène d'Albert Millaire. Voilà qui témoigne de la valeur et de la popularité de l'œuvre devenue, en quelques années seulement, un classique de la littérature québécoise.

LE TITRE

Le titre du roman, qui se termine par un point d'exclamation, est explicite : il renferme sinon un ordre, du moins une évidente soumission à un ordre, dont une partie dans la langue de l'autre, le dominant. Le roman, on le verra, exploite d'ailleurs la thématique de l'opposition, entre dominants et dominés, entre faibles et forts, entre francophones et anglophones.

LE DÉCOR (L'ESPACE)

La Guerre, yes Sir ! se déroule dans un petit village montagneux du Québec, qui n'est pas identifié mais que le lecteur est tenté de situer dans la Beauce natale de l'auteur. Il faut toutefois en convenir : il pourrait tout aussi bien s'agir d'un village de la Gaspésie ou de l'arrière-pays des environs de Rimouski, voire du Lac-Saint-Jean ou des Bois-Francs. Un seul lieu est nommé : Burlington station (p. 25), la gare où des militaires anglais et le soldat Bérubé descendent du train, les premiers pour escorter et transporter jusque chez lui le cercueil de Corriveau, un simple soldat canadien-français mort à la guerre, le second, pour rendre visite à ses parents et pour leur présenter sa nouvelle épouse. Le village est difficilement accessible car, outre sa position élevée, il est éloigné de la gare, distance encore accentuée par une abondante chute de neige qui paralyse tout le paysage. Dans ce décor figé, perçu comme le symbole d'un Québec sclérosé, fermé au monde, les soldats avancent péniblement, « courbés sous un cercueil, [enfonçant] dans la neige jusqu'à la ceinture » (p. 34), si abondante, ce matin-là, qu'un manutentionnaire de la gare affirme péremptoirement : « De la neige [...] il y en a plus que d'hosties dans tous les tabernacles » (p. 25). Une telle

métaphore nous éclaire sur la société représentée dans le roman, dans laquelle la religion est omniprésente et la société de référence, c'est-à-dire celle qui correspond au temps d'écriture du roman, alors que la religion est ouvertement contestée.

LE TEMPS

De telles images - et elles sont légion - aident à dater le roman. L'action (ou l'intrigue) de *La Guerre, yes Sir !* se déroule lors de la Deuxième Guerre mondiale, une guerre que les Canadiens français n'ont jamais voulue, la « guerre des autres », comme on s'est plu à la qualifier. Pour ne pas y participer, parce qu'ils ne s'y sentent pas concernés, certains, tel Joseph, dit Joseph-la-main-coupée, préfèrent s'automutiler. D'autres, comme Henri, le déserteur, préfèrent se terrer, à la manière de Nazaire, le héros de *Emmitoufflé* (1977) de Louis Caron, dans un grenier glacial, pour échapper à la conscription, tant ils haïssent la guerre. Ces agissements permettent de situer l'intrigue après l'adoption de la loi de la conscription, en 1942, soit en février 1943, sans doute, puisque « Corriveau, dit le chef de gare, est notre premier enfant que la guerre nous prend » (p. 29).

Quant au temps du roman, il s'étend sur tout au plus 48 heures. Des analepses (retours en arrière) et des prolepses (projections dans le futur) parsèment toutefois le récit mais sont extérieures à la diégèse (comme par exemple : le départ de Corriveau pour la guerre, le retour d'Henri après avoir servi en Angleterre, la rencontre de Bérubé et Molly dans un bordel de Terre-Neuve...). Ces événements sont antérieurs ou postérieurs à l'arrivée de Corriveau, au rassemblement qu'il provoque autour de son cercueil et à son inhumation.

LA STRUCTURE

Comme *le Libraire* de Gérard Bessette, *la Guerre, yes Sir !* de Carrier est rigoureusement structurée. Le roman est constitué de 38 séquences non numérotées mais marquées par un triple astérisque, identifiant autant de moments retenus par la narrateur omniscient, donc extérieur à l'action et tout à fait neutre. On peut regrouper ces séquences en trois grandes parties, qui correspondent aux trois divisions que l'on retrouve généralement dans un travail, soit l'**introduction** (séquences 1 à 4), le **développement**

(ou l'**exposition**) (séquences 5 à 31) et la **conclusion** (séquences 32 à 38).

• L'**introduction** est consacrée aux préparatifs entourant l'arrivée de Corriveau. Si Joseph se coupe une main avec une hache pour échapper aux soldats anglais (séc. 1), si Henri se terre dans son grenier et peste contre cette guerre injuste qui le prive de la présence de sa femme (séc. 2), Arsène, lui, fait boucherie et prépare le cochon qu'Anthyme Corriveau servira aux convives qui viendront se recueillir sur la tombe de son fils (séc. 3). On imagine, au moins deux fois, la scène de l'arrivée du cercueil, tant cet événement majeur perturbe la quiétude des villageois : « C'est des Anglais, c'est sûr, qui viennent avec Corriveau, annonça-t-il [Joseph]. L'armée a prévenu Anthyme Corriveau. Ils seront sept [...] // Il y a aura sept Anglais, sept soldats anglais. Cela veut dire que six vont porter Corriveau, trois de chaque côté ; le septième, c'est le plus important : il donne les ordres. Un soldat ne fait rien, ne pète même pas sans un ordre » (p. 24).

• Le **développement** (ou l'**exposition**) peut se subdiviser en six parties inégales, qui sont autant de moments privilégiés par le narrateur, soit :

1- L'**arrivée proprement dite du soldat Corriveau**, au village (séquences 5 à 11), qui se déroule un peu comme l'avait prédit Joseph, et qu'observent Henri et Amélie depuis le grenier aux vitres gravées.

2- L'**arrivée du soldat à la maison paternelle et la veillée au corps** (séquences 12 à 18), veillée à laquelle vont participer parents et amis, selon la coutume établie dans la société traditionnelle, pour se recueillir auprès de la dépouille du mort, surtout... à l'heure des repas. C'est pourquoi la mère Corriveau, l'image de la femme soumise par excellence, passe presque tout son temps dans sa cuisine, espace fermé comme l'univers restreint de la femme, près de son fourneau et de ses chaudrons. Toute dévouée à son rôle de maîtresse de maison, elle déclare : « Quand on a un mort dans la maison, il ne faut pas que la maison sente le mort » (p. 56). Cette veillée au corps est un véritable fête : on y prie, on y mange, on y boit, on y fume, on y raconte des histoires, de préférence épicées, on y rit à gorge déployée, comme si le mort était déjà oublié.

3- Le **massacre d'Arsène** (séc. 20), l'une des plus longues séquences du roman, qui prouve non seulement l'aliénation

des paysans « French Canadians », de véritables porcs (p. 91), aux yeux des soldats anglophones, « moins civilisés que les Sauvages », « doués ni pour le gouvernement, ni pour le commerce, ni pour l'agriculture, mais [qui] faisaient beaucoup d'enfants » (*ibid.*). Cette scène d'humiliation pour la victime qui est véritablement mis à nu, laisse clairement voir encore l'aliénation de Bérubé, qui s'en prend à plus faible que lui de même que son inconditionnelle soumission au sergent anglais et à l'autorité du plus fort, qui lui donne des ordres dans une autre langue, celle du dominant.

4- L'**expulsion de la maison de Corriveau** des visiteurs francophones par les soldats anglophones et par Bérubé, dès qu'il entend l'ordre du sergent (séquence 27), suivie d'une bataille rangée (séquence 28) qui oppose anglophones (et Bérubé, perçu aussitôt comme un traître) aux francophones humiliés, mais conscients de leurs droits et de leur force.

5- La **mort d'un soldat anglais** (séquence 29), atteint par une balle du fusil que porte Henri, convaincu que les militaires le dénonceraient et l'emmèneraient avec eux.

6- Le **retour au calme** après la tempête (séquences 30 et 31)

• La **conclusion** (séquences 32 à 38) : Le lendemain matin, le départ pour l'église et la cérémonie des funérailles de Corriveau, son inhumation au cimetière, et le départ des soldats, en compagnie de Bérubé.

LES PERSONNAGES

Corriveau : c'est un simple soldat, dont on ignore le prénom, qu'on ne voit jamais, mais qui domine tout le roman. Il s'est enrôlé sur un coup de tête pour avoir la paix, a-t-il dit à son père, au moment de son départ. Son retour provoque une prise de conscience des villageois.

Anthyme Corriveau : c'est un agriculteur, père d'une famille nombreuse, comme il arrivait souvent dans la société de référence. Il ne semble pas avoir été un bon éducateur pour ses enfants, de par les relations qu'il a entretenues avec eux et de par l'attitude souvent irrespectueuse qu'il manifeste en présence du cadavre de son fils (il monte même sur son cercueil pour atteindre une fenêtre) et de sa fille Esméralda, la religieuse. Il aime les histoires épicées et l'alcool et il est souvent mal embouché, proférant vulgarités et blasphèmes.

La mère Corriveau : elle n'a pas de prénom, comme si elle était l'image-type de la mère canadienne-française traditionnelle, plus attentive à la présence des visiteurs et visiteuses qu'à celle de son fils. Elle fait souvent preuve de naïveté et d'ignorance (elle prend le drapeau britannique pour une couverture).

Bérubé : c'est le portrait du soldat aliéné et soumis. S'il n'a aucun respect pour ses concitoyens ou pour les femmes, il a le culte de l'autorité, obéissant au doigt et à l'œil aux ordres du sergent anglais. C'est un violent et un sadique, de même qu'un misogynne : la femme n'est, à ses yeux, qu'un instrument de plaisir, qu'une simple chose.

Les soldats anglais : ils sont l'image de l'ordre et de la discipline. Maîtres et juges de la situation, ils assistent impassibles, dignes, imperturbables à cette fête, autour du soldat Corriveau, qui leur semble bien davantage une folie collective. Ils ne manquent pas de laisser voir leur supériorité en usant du pouvoir qu'ils possèdent. C'est par leurs yeux que le lecteur connaît les agissements souvent exagérés des villageois sous la loupe du romancier.

Amélie : elle est probablement le seul personnage quelque peu libéré du roman. Déterminée, elle se fiche éperdument des qu'en-dira-t-on, pourvu qu'elle ait ce qu'elle désire. Elle ne craint pas d'être pointée du doigt pour avoir remplacé par un autre homme (Arthur) son mari (Henri), parti à la guerre (p. 16-17). Elle ne semble pas très instruite puisqu'elle est incapable de définir l'Angleterre (p. 11).

Henri et Arthur, les deux hommes d'Amélie, deux déserteurs à leur façon. Le premier a refusé de retourner au front après une permission et tremble de peur au moindre bruit qu'il entend dans son grenier glacé. L'autre s'est réfugié sous les jupes d'Amélie pour échapper à la conscription. Les deux sont perturbés par la guerre.

Arsène : c'est le portrait du père violent (père présent et fils absent) et profiteur, qui exploite tant ses propres enfants, à qui il botte le derrière comme s'ils étaient sa chose, que les villageois, qu'il exploite à sa façon : en sa qualité de fossoyeur et de boucher, il tire profit de chaque mortalité dans la paroisse. Il paye toutefois pour son inconduite puisque c'est lui qui sert de souffre-douleur à Bérubé.

Molly : c'est une prostituée de Terre-Neuve qui, contrairement aux femmes du village, a assumé sa sexualité et accepté son corps. Elle est l'image de la femme objet, de la femme du désir, la femme concupiscente, qui sait attirer les regards des hommes. Elle est associée au mal et au péché de la chair.

Esméralda et le curé : ces deux représentants de l'autorité religieuse sont ceux qui se couvrent le plus de ridicule, la première en respectant à la lettre l'ordre de sa communauté qui lui interdit, devenue religieuse, de franchir le seuil de la maison paternelle, au risque de mourir de froid, en plein mois de février. Le deuxième est le portrait-type d'un certain clergé qui, il n'y a pas si longtemps, faisait trembler de peur les fidèles en évoquant les peines de l'enfer et les châtements, conséquences de la mauvaise conduite de leurs ouailles.

LES PRINCIPAUX THÈMES

- **La guerre**, qui, bien que se déroulant au loin, dans les vieux pays, a tout de même rejoint les habitants de ce petit village isolé dans la neige, « au pays de Québec ». Cette guerre a perturbé la vie des villageois : Corriveau est dans son cercueil ; Joseph s'est automutilié pour ne pas y participer ; Henri grelotte dans son grenier pour échapper à la police militaire ; Amélie, pourtant une bonne mère de famille jusque-là, vit dans l'adultère. Le village ne sera jamais plus le même car « [l]a guerre [a vraiment] sali la neige » (p. 124).

- **La mort** est la conséquence de la guerre qui a rejoint le village et qui s'en prend, malgré les villageois, à leur propre fils. La mort du soldat Corriveau touche, voire bouleverse toute la population. On prend alors conscience du mal que représente la guerre, celle qui sévit dans les vieux pays, celle aussi qu'ils portent en eux comme celle qu'ils se livrent entre eux, entre hommes et femmes, entre Anglais et Français, entre forts et faibles, entre supérieurs et inférieurs... On ne peut pas dire toutefois que les personnages de Carrier, vibrants de vie, aient du respect pour leurs morts, de par la conduite dont ils font preuve auprès du cadavre de Corriveau, pas plus d'ailleurs que

les soldats anglais, qui, devant la gare, fument une cigarette, bien installés sur... le cercueil du pauvre soldat.

- **L'aliénation et la soumission** des Français Canadiens, qui vivent dans la crainte de l'autre, qui détient le pouvoir et l'autorité. L'expulsion des francophones de la maison où repose le cercueil de Corriveau, la bataille entre les deux clans et la mort du soldat anglais provoquent une prise de conscience chez eux. Ils refusent de se laisser déposséder et réclament leur mort, le soldat Corriveau, à cor et à cri. Ils reprennent possession de la maison, leur maison, symbole du pays perdu mais reconquis.

- **La violence**, qui est omniprésente, dans les gestes que les personnages posent, depuis celui de Joseph, qui se coupe la main, froidement, jusqu'au massacre d'Arsène, en passant par l'affrontement entre Bérubé et Molly, entre les francophones et les anglophones, entre Arsène et son fils Philibert (p. 21). Violence verbale aussi. Anthyme quitte le salon, où repose son fils, pour la grange parce qu'il

a « envie de blasphémer » (p. 106). Philibert et Arsène se livrent à un concours de jurons. Si les deux hommes ont l'art de se relancer l'un l'autre (p. 118-119), c'est toutefois un autre personnage qui devrait être déclaré vainqueur quand il lance, lors de la bataille qui oppose les deux groupes ethniques : « Maudit wagon de Christ à deux rangées de bancs, deux Christ par banc ! » (p. 108). Et Bérubé devrait lui aussi être un bon aspirant au titre de meilleur sacreur, titre que les *boulés* de divers chantiers se disputaient dans le conte au XIX^e siècle, quand il s'écrie : « Calice de ciboire d'hostie ! Christ en bicyclette sur son Calvaire » (p. 77).

- **La religion** aliène et est souvent remise en cause, voire ridiculisée. Qu'il suffise de s'arrêter aux nombreuses prières que les paroissiens ânonnent autour du cercueil de Corriveau, telles celle-ci par exemple : « Je vous salue Marie, pleine et grasse, le Seigneur avez-vous et Benedict et toutes les femmes et le fruit de vos entailles, Albanie » (p. 49), ou celle-là : « Que le Seigneur des fidèles défait les

lunes en paix dans la lumière du paradis » (*ibid.*). Pensons encore à l'homélie d'Esméralda, prononcée au grand froid, après que son père eut accepté d'enlever le châssis de la maison pour qu'elle puisse prier pour le repos de l'âme de son frère, faite de lieux communs et de jeux de mots, souvent vides de sens (p. 73-74). Pensons encore au sermon du curé lors de la cérémonie des funérailles (p. 115-117) construit sur l'opposition de mots et d'expressions qui provoquent le rire : « [...] n'oubliez jamais que nous vivons pour mourir et que nous mourons pour vivre », « ce temps court est beaucoup trop long », « le déluge de nos péchés »... Carrier, on l'a prétendu, charge à fond de train contre la religion, contre une certaine religion, aurait-on dû dire.

- **L'opposition** entre les faibles et les forts, entre les exploités et les exploités, entre les francophones et les anglophones, entre les femmes et les hommes, entre les enfants et les parents, entre l'avant-guerre et l'après-guerre, entre le passé sclérosé, enfoui dans les mémoires, et l'avenir, qui semble être non à la campagne mais à la ville.



• **L'autorité.** Bien avant qu'ils soient forcés d'aller servir de chair à canon sur les champs de bataille, pour sauver l'honneur de l'Angleterre, un pays colonisateur, les jeunes avaient déjà commencé à désertier le village et à contester l'autorité des parents. Corriveau a quitté le toit familial, chassé par son père à la suite d'une beuverie. Philibert quitte le village, en prenant l'exemple de Corriveau, et conteste l'autorité paternelle et l'éducation qu'il a reçue à coups de pieds dans les fesses. Il part vers la ville, une ville inhumaine, lieu de dégénérescence où les hommes ont perdu leur identité et leur sexualité : ils sont des « êtres sexuels » (p. 57).

• **L'humour.** Carrier est capable d'humour, un humour grinçant parfois, surtout en exagérant la conduite de ses personnages, comme le fait tout bon conteur qui se respecte. Ainsi que l'écrit René Dionne : « Carrier est un humoriste. La source du rire, il la trouve dans une certaine disproportion ou inconvenance entre le statut psychologique ou social des personnages et leur situation, entre les gestes ou leurs paroles et le contexte de ces gestes et de ces paroles, et, parfois, tout simplement dans la bêtise » (*Relations*, octobre 1968).

LE SENS DU ROMAN

Ainsi, comme l'écrit Dionne, « [il] aura fallu non seulement que la mort frappe au loin, mais que le sang coule stupidement » pour que les personnages du roman prennent conscience « à la fois de l'existence des autres », mais aussi de leur propre existence, qu'ils apprennent à composer avec leurs forces et leurs faiblesses, leurs qualités et leurs défauts, leurs joies et leurs peines. Pour eux, la guerre a transformé leur vie de tous les jours qui, avec la mort de Corriveau, ne sera jamais plus la même, puisque la guerre, qu'il croyait le propre des autres, des étrangers, les a rejoints, dans leur village, qu'ils croyaient pourtant à l'abri, isolé sur la montagne, derrière l'énorme mur de neige. Ils sont déterminés à vivre, malgré leur brutalité, leur bestialité même, mais ils refusent désormais d'être soumis et dépossédés. Ils veulent être maîtres dans leur propre pays.

* Montréal, Stanké, 1981, 140 p. (« Roman 10/10 », n° 33).

Boréal

Qui m'aime me lise.

Parutions automne

94



Gloria Escomel
Les Eaux de la mémoire
Nouvelles

Des textes qui fascinent par leur étrangeté, leur caractère onirique et par l'abolition des frontières de l'individu et du temps.

150 PAGES, 15,95 \$



Francine D'Amour
Écrire comme un chat
Nouvelles

Une écriture aux qualités félines à travers laquelle s'incarnent l'élégance discrète et le refus du mouvement inutile.

134 PAGES, 15,95 \$



Marie Laberge
Le Poids des ombres
Roman

Une histoire passionnante et inoubliable sur la relation mère-fille.

464 PAGES, 25,95 \$



Réjane Bougé
La Voix de la sirène
Roman

Dans une écriture tout en nuances, l'auteur trace la chronique d'une adolescence qui se déroule sous l'influence de Réjean Ducharme.

200 PAGES, 18,70 \$

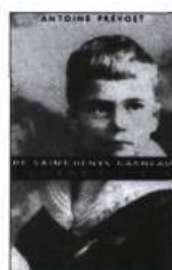
ESSAIS/BIOGRAPHIES



Jacques Brault
Chemin faisant
collection «Papiers collés»

Ces essais, écrits entre 1964 et 1971, portent sur la poésie, l'engagement, la langue, la critique littéraire et surtout sur des poètes aimés et reconnus.

212 PAGES, 24,95 \$



Antoine Prévoist
De Saint-Denys Garneau, l'enfant piégé

Un témoignage émouvant du destin tragique de celui qui allait faire entrer la poésie québécoise dans la modernité.

240 PAGES, 22,95 \$

EN TRADUCTION

Yann Martel
Paul en Finlande

Traduit de l'anglais par Paule Noyart
Nouvelles

L'auteur exprime sa fascination pour l'Histoire, pour les liens mystérieux qui unissent les drames publics et les drames privés, l'intime et l'impersonnel.

264 PAGES, 18,95 \$

Neil Bissoondath
À l'aube de lendemains précoces

Traduit de l'anglais par Marie José Thériault
Nouvelles

Ce livre célèbre les humbles triomphes de ceux qui sont perpétuellement sous la menace de leurs émotions et qui recherchent un point d'équilibre où enfin se reposer.

318 PAGES, 19,95 \$

